

UN CERTAIN FINKELMAYER DE FELIX ROZINER

Loïc Marin

M1 Etudes slave, Département d'études slaves

Université de Strasbourg

Un certain Finkelmayer de Félix Roziner est un livre qui est tombé dans l'oubli. Pourtant, il est fort riche et l'on gagnerait à l'étudier au niveau académique.

RESUME DE L'HISTOIRE

L'histoire se déroule en URSS sous Khrouchtchev.

Dans la première partie, on découvre les deux personnages principaux dès le début. Ils ont tous les deux la trentaine, ils sont assis à côté l'un de l'autre dans l'avion mais ne se connaissent pas. Léonid Nikolski, spécialiste en brevets, s'ennuie et voit des poèmes qui l'intéressent dans le magazine de son voisin, il lui demande alors s'il peut l'emprunter. Il lit les poèmes d'un certain Aion Nepriouguen, les adore et se met à les copier car il ne retrouvera peut-être jamais le magazine. C'est là que son voisin, Aaron Finkelmayer, un juif qui travaille pour le Ministère de la pêche, se met à pleurer et à le remercier chaleureusement : il lui avoue que ce sont ses poèmes. Ils arrivent dans la ville où ils travaillent, Zaalaisk, qui se trouve en Sibérie. C'est un toponyme inventé ; cependant, un *заалайский хребет* – le massif, la crête de Zaalaisk – existe réellement au Tadjikistan. Les deux protagonistes sympathisent bien, puis, le soir, ils sont dans une suite « luxueuse » de l'hôtel local et boivent de la vodka en même temps que Finkelmayer raconte sa vie – sa jeunesse, son service militaire, etc. – pour expliquer à Nikolski comment il en est venu à devenir poète. Le lendemain, Nikolski rencontre Manakine, un Tongor, qui se présente comme Aion Népriouguen, l'auteur des poèmes que Finkelmayer prétend avoir écrit. Les Tongors sont une ethnie sibérienne qui n'existe que dans le livre. Nikolski demande des comptes à Finkelmayer le soir car la situation le dérange et l'intrigue : les voilà repartis pour la suite de la biographie, encore autour d'une bouteille de vodka. Il s'avère que le seul moyen pour Finkelmayer de publier sa poésie est de faire de fausses traductions de Manakine. C'est à dire que les poèmes de Finkelmayer sont présentés comme une traduction de la poésie tongor de Manakine.

Dans la deuxième partie, les deux héros reviennent chez eux, à Moscou. Finkelmayer chez sa famille, Nikolski chez lui et chez Vera, avec qui il sort mais ne sort pas vraiment non plus. Vera

habite une maison marginale qui s'appelle le Refuge, et là-bas se rassemblent des gens pour passer des soirées sur le thème de l'art.

Un autre moment important de cette deuxième partie, c'est une histoire avec des tableaux. Léopold Mikhaïlovitch, un ami de Aaron Finkelmayer, a une collection de tableaux étrangers entreposés chez sa sœur, et il doit vite aller les chercher car leur possession serait illégale. Nikolski et un de ses amis s'en chargent, mais même s'ils arrivent à bernier les policiers qui venaient saisir les tableaux, l'histoire va prendre de l'ampleur.

Dans la troisième partie, les enquêteurs remontent jusqu'à Léopold Mikhaïlovitch. S'ensuit une série de visite des personnages chez le procureur pour des interrogatoires. Cependant, Mikhaïlovitch part en Lituanie et y meurt. Les enquêteurs sont décontenancés, mais il faut un coupable pour des affaires de parasitisme. Ce coupable désigné, ce bouc émissaire est bien sûr Aaron Finkelmayer. Un procès truqué a lieu et il est condamné à l'exil en camp de travail en Sibérie pendant quatre ans, mais il sera assassiné avant d'avoir purgé sa peine.

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR & INFORMATIONS SUR LE LIVRE

Félix Roziner est né en 1936 à Moscou. Il travaillait comme ingénieur dans le monde de l'imprimerie et, à partir des années 60, il a commencé à écrire de la poésie, qu'il n'a pas pu publier, comme son personnage Aaron Finkelmayer. Mais il a pu faire publier, par exemple, des biographies. Etant juif ou d'origine juive, encore une fois comme son personnage, il a pu émigrer en Israël en 1978. Par la suite, il a émigré aux Etats-Unis où il est décédé en 1997.

Le livre a été écrit entre 1971 et 1975 à Moscou mais il n'a pas pu être publié en URSS – sûrement par antisémitisme mais aussi par ses contenus peu conventionnels. La version russe est sortie en Occident à partir de 1980. Le livre a obtenu le prix *Vladimir Dal* à Paris en 1980, prix décerné dans l'émigration russe. Le livre s'appelle « Un certain Finkelmayer » car c'est le titre d'un article de journal à charge contre Finkelmayer avant son procès. Le manuscrit avait, lui, un autre nom: « ПЫЛЬ НА ВЕТРУ ». Cela vient d'une réflexion que Finkelmayer se fait après s'être récité une phrase en Hébreu : tous vont à un seul endroit ; tous sont de poussière, et tous redeviennent poussière.

VISEE DU COMMENTAIRE

En passant succinctement par deux possibles lectures du roman, on peut se faire une idée de ce que l'auteur voulait que son livre soit.

« SEX, DRUGS AND ROCK 'N' ROLL »

LA LIBERTE PAR L'INSOUMISSION A LA CONFORMITE ET A LA BIENSEANCE

Lors de la rédaction de cet ouvrage, la vague du mouvement des droits civiques avait déferlée sur les Etats-Unis, changeant à jamais les réalités du pays. En URSS, rien d'une telle ampleur n'avait eu lieu. L'auteur avait-il décidé de faire la sienne ?

« SEX »

LIBERATION AMOUREUSE ET SEXUELLE A L'AROME D'AMOUR, GLOIRE ET BEAUTE

Dans la deuxième partie du livre, Nikolski est en pleine réflexion sur son ami, et il se dit alors: « The love for art was polygamous love » (Roziner 1995 : 182). En effet, s'il y a bien un mot pour parler des relations dans ce livre, c'est bien « polygamie », souvent mêlé à « adultère » et avec une légère pointe d'amour, gloire et beauté. Beaucoup de personnages principaux connaissent donc une ou plusieurs relations, le schéma est un peu compliqué.

Finkelmayer a tout d'abord une relation passionnée avec la femme d'un haut-diplomate. A l'armée, c'est une relation platonique qu'il mène avec la bibliothécaire. Il se marie ensuite avec Frida, avec qui il a deux filles, mais il ne touche pas son épouse et en est fort détaché ; il a une maîtresse, Danouta, dans une autre ville, au fin fond de la Sibérie. Frida, après la condamnation de son mari, se remarie avec un ami d'enfance et les deux filles en viennent à le considérer comme leur père. Leopold Mikhaïlovitch, qui avait été marié, sort avec Vera, qui sortait auparavant avec Nikolski. A la fin du livre, elle est avec Boris. Nikolski, quand il n'est plus avec Vera, couche plusieurs fois avec Galotchka, une fille qui travaille à l'hôtel-restaurant de Zalaïsk. Elle a d'ailleurs apparemment couché avec beaucoup d'hommes. Mais pendant tout ce temps, Nikolski est passionnément amoureux de Danouta, ce qui n'est pas du tout réciproque. Il met en place un faux mariage entre eux pour le bien de Danouta, et ils divorcent alors comme prévu. Mais à la fin du livre, on apprend qu'il a tenté de la violer après les événements principaux de l'histoire et qu'elle ne veut plus jamais le revoir.

Plus vers la fin de l'histoire, on apprend qu'une des protagonistes est enceinte d'un personnage récemment décédé, et qu'un autre des personnages morts a eu un fils issu d'une relation adultère. Les révélations sont dramatiques et inattendues. Cela marque encore plus le côté feux de l'amour, en plus de toutes les intrigues amoureuses et sexuelles s'entrecroisant.

Même des personnages plus secondaires ont leurs relations « non-conformes ». Viktor et Varvara, des amis des personnages principaux, se mettent ensemble, alors que Varvara est mariée à Nikolai, qui est aussi un ami des personnages principaux. Il y a aussi une anecdote sur une jeune femme juive qui sort avec le fils d'un colonel et qui tombe enceinte. La relation est jugée

négativement par leurs deux familles du fait de la différence ethnique, en plus de cette grossesse non-désirée, et l'enfant qui naîtra sera enlevé des bras de sa mère par chantage.

Cette défiance des bonnes mœurs et cet éclatement des structures familiales traditionnelles font souffler un vent de liberté mais sont aussi synonymes de malheur.

« DRUGS »

L'ALCOOL, PARADIS ARTIFICIEL

L'alcool est présent du début à la fin du livre, en grandes quantités. C'est, d'une part, littéral, car le livre commence par des discussions entre Finkelmayer et Nikolski autour de vodka, et finit sur un dernier chapitre avec un Manakine ivre-mort, au sens propre (il faut préciser que c'est un ivrogne notoire, on le voit bien dans sa scène de rencontre avec Finkelmayer ainsi que d'autres passages), et un épilogue où Nikolski a complètement sombré dans l'alcoolisme.

D'autre part, du début à la fin, toute situation a l'air d'être un prétexte pour boire. Les soirées au Refuge, notamment, sont extrêmement arrosées. Même dans des contextes où il ne serait pas judicieux de boire, les personnages peuvent boire. Par exemple, il y a un extrait où la bibliothécaire de l'armée vient de tenter de se suicider en prenant du poison – possible référence à Shakespeare – et Finkelmayer est accusé par le général ; ce dernier, même s'il représente l'autorité, sert un verre d'eau à Finkelmayer, puis lui demande s'il ne préférerait pas du cognac, dans le but de le détendre : Finkelmayer prend deux shots, le général en profite pour en prendre un aussi.

Pas nécessairement toujours un fléau (même si cela entraîne la mort de Manakine), l'alcool dans l'ouvrage peut être perçu comme une des seules échappatoires que les personnages ont afin d'échapper à leurs lourdes réalités en URSS.

« ROCK 'N' ROLL »

REBELLION FACE A L'AUTORITE EN TOUTES SITUATIONS

Félix Roziner dénonce, se moque, et s'oppose au système soviétique tout au long du livre, à un point où cela en est presque indécent. Cette critique s'articule dans certains passages. Le procès de Finkelmayer en est un exemple : il est truqué, la décision a été prise en avance, comme dans un large nombre de procès en URSS. L'auteur montre bien la mise en place de cette supercherie. Un article et des lettres de lecteurs qui dénigrent Finkelmayer sont publiés dans un journal avant le procès. Il a lieu non pas dans un tribunal, mais dans le Centre culturel du Ministère de l'Industrie Agro-alimentaire. Les lapsus de la part de la juge sont aussi révélateurs, il y a, par exemple ce passage, où le narrateur en explicite la portée : « « We naturally foresaw... » she began, but

immediately caught herself. The word « foresaw » implied that the court had formed an opinion in advance of the proceedings. » (Roziner 1995: 303).

Il y a aussi des remarques ponctuelles, comme celle de Nikolski en réaction à un vote à main levée au Refuge. La majorité n'a pas clairement levé la main, mais on considère que si. Il déclare alors, ironiquement : « Socialist democracy in action [...]. Ever thought of joining the Party? » (Roziner 1995 : 78). Des personnages endossent aussi ce rôle de caricature. C'est le cas du cousin de Nikolski, un fonctionnaire plutôt bien placé dans l'appareil d'Etat. C'est un homme politique complètement déconnecté de la réalité des Soviétiques. Il gronde Nikolski pour avoir enfreint la « morale socialiste », mais Nikolski en rigole et continue à boire sa vodka.

Les réunions d'art organisées au Refuge sont également hors-la-loi, mais se tiennent quand même, défiant l'autorité. Tout le passage pour rapatrier au Refuge les tableaux « illégaux » de Léopold Mikhaïlovitch est un non-respect total des forces de l'ordre : les protagonistes usent et abusent de malice et d'audace pour ne pas se faire pincer et cela marche – au moins temporairement – au grand dam des policiers.

L'auteur a l'air d'avoir un malin plaisir à souiller moralement et physiquement les figures d'autorités. D'une part, des insultes envers les policiers et les militaires, telles que « bastards », qui revient souvent. De l'autre, par deux fois, des chefs militaires tombent la tête la première dans la boue ; il ne faut pas non plus oublier la scène où, lors d'une soirée, Nikolsky et Finkelmayer urinent depuis le balcon sur Prebylov – un poète qui symbolise la ligne idéologique du Parti, au moins en ce qui concerne la poésie.

La défiance va loin : lors des interrogatoires précédant le procès, Nikolski et Vera le font au visage de l'enquêteur. Nikolski se paie sa tête : il répond « oui » ou « non » aux questions qui commencent par « quand » et « où », cela entraîne l'incompréhension de l'enquêteur, qui répète donc la question ; à ce moment-là Nikolski dit « je ne comprends pas » ou alors entre dans de grandes précisions, jusqu'à philosopher sur des détails insignifiants ; puis l'interrogateur l'arrête car il dévie totalement du sujet. Vera, quant à elle, adopte une attitude moins cocasse : agressive, elle refuse de répondre aux questions, et elle fume durant l'entretien, même si l'enquêteur lui a dit que la fumée de cigarette le rendait malade. C'est aussi une caractéristique de Finkelmayer, qui parfois explose alors qu'il est si passif d'habitude. Par exemple, on lui refuse l'entrée dans l'institut où il veut faire ses études : il se met à réciter Eugène Onéguine au directeur, qui le fait sortir de sa salle au bout d'un moment, mais même en train de se faire sortir, il continue à réciter les vers, comme animé par une rage contre les décisions d'en-haut. Un autre exemple est quand il est agacé par un policier qui se renseigne trop longuement sur son identité. Quand vient la question de son état civil, il ne peut plus se contenir et déclare sarcastiquement qu'il a soixante-dix veuves et deux cents enfants. Plus

généralement, l'illégalité marque le livre en entier : le prétexte du scénario est un accord entre Manakine et Finkelmayer pour que ce dernier puisse publier ses poèmes alors qu'il n'y est pas légalement autorisé.

D'ailleurs, Roziner se permet d'ériger la liberté si haut qu'il procède également à une désacralisation de la poésie : il met en dérision la poésie parce qu'il le peut, il se défait de ses propres aspirations. Ce qui met en scène cette désacralisation, ce sont les poèmes de Finkelmayer pour le journal de l'armée, qu'il considère lui-même comme médiocres. Ce journal sert également de papier pour les toilettes de l'armée.

L'écrivain souhaiterait donc bien accomplir un but, qui paraît semblable à un fantasme : éclater les barrières de la bienséance et de la conformité, en rébellion face à un système qui le dérange. Cependant, il est impossible d'ignorer et de ne pas se heurter aux réalités soviétiques, plus mornes que celles des Etats-Unis au XXème siècle en bien des points.

En termes de réalités, Félix Roziner construit un portrait social avec ce dont il a envie de parler.

MOSAÏQUE SOCIALE A LA SAUCE ROZINER

Si le romancier décrit certaines réalités des Soviétiques en général, il semblerait plutôt qu'il s'attache à en décrire des plus obscures et qui lui tiennent à cœur : celles des minorités soviétiques et sa vision du poète.

LES MINORITES EN URSS : MISES EN LUMIERE

Cet ouvrage met en scène trois ethnies non-majoritaires en URSS.

Premièrement, on peut y rencontrer des juifs, victimes de discriminations. Lorsqu'Aaron est enfant, sa famille vit dans une communauté juive dans un quartier miteux de Moscou dans des conditions de vie tout aussi miteuses. Par exemple, leur toilette est dehors même s'ils vivent dans la capitale, et pour y aller, ils doivent traverser leur cour, remplie de boue, en courant et en suivant une série de mouvement bien précis pour ne pas glisser et tomber.

En suivant la vie de Finkelmayer, on est témoin de nombreuses marques de l'antisémitisme de la société soviétique. A l'école, il travaille assidûment et obtient une médaille en or. Cependant, le rectorat a un « problème » : sur les cinq élèves de l'école qui reçoivent une médaille, il y a trois juifs et seulement deux russes. Pour des raisons évidentes d'antisémitisme et de mise en valeur de l'ethnie russe, il faut qu'un de ces jeunes juifs perde sa médaille, et cela tombe sur Finkelmayer. Quand il travaille pour le journal de l'armée, on lui recommande de ne pas utiliser son vrai nom dans la publication, car un nom juif est jugé négativement par la société et le pouvoir dans l'ensemble. Son

deuxième prénom est Tchaïm, qui est apparemment proche de Yefim en russe : son nom de plume est alors Yefimov, comme le propose son éditeur en chef, qui lui s'appelle Goldberg mais signe « Zolotoryov ». Un dernier exemple serait le moment où Finkelmayer critique le russe de Prebylov, le poète pro-étatique par excellence, et le seul argument que ce dernier trouve contre Finkelmayer est de le rabaisser en lui rappelant qu'il n'est pas russe et n'a donc pas à le critiquer sur ce point.

Deux politiques officielles à l'égard des juifs sont évoquées : le complot des blouses blanches (дело врачей) et, indirectement, la politique d'immigration des juifs en Israël mise en place sous Brejnev. De façon générale, leur rôle dans le livre est aussi souvent lié à leur famille, leur communauté, leur foi et leur langue.

Ensuite, il y a la présence de déportées spéciales lituaniennes dans l'histoire. Cela se fait par l'histoire de Danouta et sa soeur, qui ont été emmenées dans un camp non-loin de Zaalaisk en Sibérie. Elles y ont risqué de se faire assassiner et s'en sont donc enfuies. Elles finissent par vivre à Zaalaisk, mais continuent à risquer la mort. La soeur de Danouta meurt, mais Danouta elle-même fait un faux mariage avec Nikolski pour pouvoir sortir de la zone qui lui a été assignée, obtenir un permis de séjour moscovite, et retourner en Lituanie.

Lorsque Nikolski apprend son histoire pour la première fois, il n'a alors que vaguement entendu parler des déportés spéciaux auparavant. Cela révèle qu'il s'agissait encore, à l'époque du récit et à l'époque de l'écriture du roman, d'un tabou.

Les Tongors sont la dernière minorité du livre. Si leur nom n'évoque rien, c'est parce l'auteur a inventé cette ethnie. Elle se base sur les peuples asiatiques ou turciques de l'URSS. Elle n'a qu'un seul représentant : Manakine. C'est un cliché caricatural – mais pas forcément raciste, car l'auteur n'a pas évoqué de peuple réel en particulier. Il paie les gens en fourrures de zibeline, parle mal le russe, et la chasse est chez lui aussi innée que chez l'animal. Les représentants de l'Etat choisissent de mettre en lumière « ce qu'il écrit » – même si c'est en réalité l'œuvre de Finkelmayer – car c'est le premier poète et écrivain tongor. En cela réside une nouvelle critique de l'URSS basée sur la valorisation des littératures nationales pour montrer la « réussite » de tous les peuples qui la composent, et la volonté de prouver à tout prix qu'elle est riche en culture.

Les minorités dans le livre font ressortir les limites de la politique soviétique : on voudrait que tout dans le pays – poésie, idées politiques, désirs, production, etc. – soit uniforme et aseptisé, mais d'un autre côté on valorise la diversité ; et même ce dernier élément a des limites, puisque certaines ethnies sont volontairement discriminées, humiliées, menacées.

LA FIGURE DU POÈTE : ENTRE MALADE ET MESSAGER

Le roman montre aussi la complexe figure du poète selon Félix Roziner à travers le personnage d'Aaron Finkelmayer. En premier lieu, être poète est une malédiction et une maladie, comme l'appuie la citation des *Nuits égyptiennes* de Pouchkine dans la troisième partie de l'oeuvre : "His life could have been perfectly pleasant, but he had the misfortune to write and publish poetry" (Roziner 1995 : 225). Cela s'applique parfaitement à Finkelmayer. C'est quelque chose de maladif, marqué sur son physique : il est tout maigre et courbé. C'est d'ailleurs à cause d'une maladie dont il souffre plusieurs mois dans sa jeunesse, une double pneumonie, qu'il acquiert la sensibilité qu'il a face au monde et qui lui permet d'écrire. Pendant celle-ci, il retombe à un stade de perception très basique, comme un enfant en très bas âge, ce qui fait qu'il peut s'émerveiller de tout ce qui compose le monde tangible et intangible. D'autre part, c'est une obsession malade : il se réveille au milieu de la nuit pour écrire, et lors d'une soirée au Refuge, alors que c'est la première fois qu'il y vient et qu'il rencontre la propriétaire, il s'assoit par terre seul dans la cuisine dans le but d'écrire les poèmes qui lui viennent à la tête. Des passages permettent les pensées qu'il a dans ce type de moment : on dirait qu'il hallucine, qu'il entre dans une sorte de transe poétique.

Quand il habite chez Nikolski et qu'il a enfin l'occasion d'écrire comme il veut à plein temps, on peut lire - ceci est une citation traduite et résumée d'un des passages où il « hallucine » en tant que narrateur - qu'il vivait la vie dont il avait rêvé : la vie d'un animal qui se retire dans son terrier pour y faire ce que la nature avait prévu qu'il fasse, mais plutôt qu'un mammifère, c'était un organisme sous-marin des ordres les plus primitifs, mais qui pouvait formuler des pensées à partir de ses sens et les retranscrire avec un torrent de figures de style et de mots les uns les plus variés que les autres ; il se sent comme un parasite qui vit en symbiose avec un bernard-l'hermite et qui se nourrit grâce à ses cils. A ce moment-là, il a du mal à ressentir et satisfaire ses besoins vitaux de base, c'est-à-dire manger et dormir. Être poète, c'est un instinct, et à la fois paradoxalement et non-paradoxalement par rapport à sa nature de maladie, un besoin vital incontrôlable, qui supplante les autres besoins vitaux.

Sa vie a l'air d'être dictée soit par l'improvisation soit par le cours des choses, il se laisserait mourir s'il n'y avait pas les autres, et pourtant, il est complètement marginal en caractère. Danouta, une des personnes qui le comprend le mieux, dit de lui : "He does not need any of us. He does not even need himself" (Roziner 1995 : 335). On a l'impression que le poète vit dans son monde, ce qui en fait une sorte d'ermite.

A la fin du livre, Finkelmayer est content d'être en exil car il arrête d'être poète, il n'écrit plus que des chansons de brigands pour ses compères détenus. Il se dit content car il se sent enfin humain, socialement adapté, normal. C'est comme s'il était libéré de sa malédiction. Mais en vue du

dénouement final, on comprend autre chose : il se fait assassiner, il meurt car il cesse d'être poète. Tout cela laisse conclure que Finkelmayer est et existe parce qu'il est poète. Sa raison d'être sur Terre, ou sa mission sur Terre dans une dimension plus religieuse, c'est d'être poète.

On peut en fait pousser l'analogie avec la religion un peu plus loin. Le constat de base est qu'il est juif, qu'il a été bercé dans cette culture et cette religion depuis toujours, sans être explicitement religieux lui-même. Aussi, l'Union des écrivains dit que « the translator had been overstating the pantheistic elements in his own work » (Roziner 1995 : 250) en parlant donc des poèmes du protagoniste. Il se pourrait qu'il pense recevoir son inspiration de la religion, du spirituel, de forces supérieures en général, ce que vient confirmer un autre passage dans lequel Finkelmayer – en tant que narrateur – dit que le poète n'est rien d'autre qu'un médiateur entre la poésie et Dieu. Le poète serait alors une sorte de prophète.

Tout au long de sa vie, nombreux ont été les gens à lui mettre des bâtons dans les roues, en le considérant, comme c'était le cas pour beaucoup de juifs du temps de l'URSS et dans leur histoire, comme un bouc émissaire. Mais il a quelques soutiens qui croient en lui dur comme fer et lui apportent tout leur soutien. En plus de cela, Finkelmayer est accusé, en bon bouc émissaire toujours, à la place d'autres personnes qui devaient être jugées par rapport aux tableaux de Mikhaïlovitch. Il prend donc la peine d'exil à la place d'autres personnes, sans en vouloir à ses bourreaux. Au vu des éléments susmentionnés, il apparaît alors, tout comme le vieux Tom de *La Case de l'oncle Tom*, non seulement comme une figure de martyr mais aussi comme une métaphore du Christ. Le poète ne serait donc pas « un » prophète mais « le » prophète : l'œuvre glorifie les poètes.

En contrepartie à Finkelmayer, il y a Prebylov, qui représente l'archétype des poètes tels que le pouvoir soviétique les souhaiterait, c'est à dire plus fidèles à l'idéologie que talentueux. Il remplace Finkelmayer comme traducteur de Manakine car celui-ci souhaite « a new translator, a good translator » (Roziner 1995 : 250), « good » selon le jugement des autorités. Prebylov est clairement mauvais en tant que poète, mais il ne se rend même pas compte de sa propre médiocrité en étant snob et prétentieux. On pourrait y voir une métaphore du système soviétique : convaincu d'être si bon qu'il le crie sur tous les toits, ce qui le convainc de plus belle, et il finit par ne plus être honnête avec lui-même et ne voit même pas ses défauts, il les nie même.

Finkelmayer s'oppose à cette forme de poésie – même s'il en a écrit, à contrecœur, quand il était à l'armée – en urinant sur son représentant, mais plus concrètement, il le dit lui-même :

I couldn't begin to live on royalties unless I were willing to sell myself. There are ways and there are ways, of course the most honorable being translation. But if you spend all your time and energy translating, you can dry up, draw a blank when it comes to your own work. Most people find it easier

to sell themselves openly and write about whatever the Party line requires: construction sites, combines, the motherland, birch trees, calloused hands, memories of the glorious past, praise of the glorious present, intimations of the glorious future... (Roziner 1995: 182)

Pour conclure, le poète, tel que représenté dans le livre, est un être grandement paradoxal. C'est un malade chronique, obsédé par sa maladie, et pourtant elle est la garante de sa survie, constituant son essence même. Il est à la fois dépendant et complètement indépendant des autres personnes, et se place à contrevent de ce qu'on attend de lui dans sa société. Enfin, maudit, il fait tout de même office de prophète, de porte-parole d'une autorité divine.

Dans l'épilogue, le fils d'Aaron Finkelmayer, Alexander Burkov, demande à Nikolski à propos de son père biologique : « Was he or not a poet ? » (Roziner 1995 : 321). Nikolski lui propose d'apprendre à connaître son père en lisant ses œuvres. Finkelmayer ayant été accusé, entre autres, de ne pas être un poète, Nikolski donne à Alexander la liberté de se faire son propre jugement, et c'est aussi l'occasion pour le lecteur de se demander ce qui fait un poète.

En miroir de la première grande thématique, mais aussi en miroir sur l'auteur même, la fresque sociale parcellaire permet à l'écrivain de faire ressortir ses idées sur le modèle soviétique, de dire sa pravda personnelle, sa vérité empreinte de soif de justice sociale, et de se montrer – en tant que poète, et en tant que minorité.

CONCLUSION

Un certain Finkelmayer est en partie une tentative de Félix Roziner de décrire, de façon engagée, son époque, son pays et les défauts qu'il y trouve, tout en voulant assouvir ses fantasmes de liberté. L'auteur a montré avec le personnage d'Aaron Finkelmayer que l'on peut être un vrai poète en étant juif et en ne faisant pas de la poésie telle qu'elle est pensée et voulue par l'idéologie totalitariste – un simulacre de poésie sans âme selon lui. L'impression qu'il nous reste est celle d'une revanche de sa part sur l'URSS, sur le plan politique et artistique. Ce livre peut être vu comme sa réponse contre le système qui l'a bridé et contre tous les gens qui représentent ce système. Si l'on se penche sur le caractère biographique de Finkelmayer – en laissant de côté l'autobiographie – cela pourrait être un hommage à Iossif Brodsky. Plus largement, on pourrait y voir un hommage à tous les artistes véritables que le pouvoir a accusés, condamnés, voire tués, pour leur art et leurs idées, ainsi qu'un hommage aux minorités malmenées – en grande partie aux juifs d'URSS, et, dans une moindre mesure, aux déportés spéciaux.

Comme dit dans l'avant-propos, cette œuvre est tombée dans l'oubli et est largement inexploitée. Pourtant, la trame de fond est passionnante – la seule rencontre de Nikolski et de

Finkelmayer a conduit à ce que soient chamboulées de façon démesurée les vies des personnes de leur entourage – et le roman ne manque ni de profondeur, ni de thèmes à étudier. Nous en avons seulement effleuré la surface.

Pour finir, il semble pertinent de tracer un parallèle avec l'une des plus belles œuvres de la littérature française : *L'Étranger* d'Albert Camus. Les scènes de procès des personnages principaux, Finkelmayer et Meursault, semblent se faire écho. Le protagoniste de Roziner n'a commis aucun crime, contrairement à Meursault qui a tué un homme. Mais les deux se reflètent dans leur attitude : à moitié présents dans la salle d'audience, à moitié perdus dans leur esprit, ils ne sont pas en phase avec la réalité. Même si l'un est hypersensible et l'autre relativement insensible, ils font figure d'« étrangers » à leurs sociétés respectives par cette tendance à vivre la vie de façon plus détachée que les autres. Une grande partie de leur accusation et de ce qui « motivera » la décision finale – elle est prise d'avance dans le roman soviétique – est basée sur leur détachement, voire leur trahison, par rapport à leur famille : est-ce que Finkelmayer est un bon mari, un bon père ? Est-ce que Meursault aimait sa mère ? Il est décidé que non. Mais leur condamnation constitue pour eux une libération : leur malédiction est levée, et ils acceptent leur sort – la mort.

Bibliographie

Roziner 1995 : Roziner, F. A certain Finkelmayer. Northwestern University Press, 1995.